

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard ATHANASIADES

Passage de Georges Borgeaud

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1991, tome 87, p. 34-36

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Passage de Georges Borgeaud

C'est le 14 janvier dernier que Georges Borgeaud a reçu officiellement à Sion le Prix de Consécration 1990 de l'Etat du Valais, prix remis par le Conseiller d'Etat Bernard Comby à l'écrivain entouré d'un public chaleureux d'artistes et d'amis de la première heure et de plus tard.

Valaisan d'origine certes, Parisien d'adoption plus encore, mais souvent retiré dans son pigeonnier du Lot, Georges Borgeaud erre de-ci de-là, tel un voyageur sans bagage. « Ma fortune personnelle est dans le scintillement de l'eau sur le lac, dans la goutte de rosée, sur la feuille de la capucine », dit un de ses personnages qui lui ressemble comme un frère. Il regarde, écoute, sent, les images, les bruits, les parfums qui l'entourent; puis s'arrête, puis écrit. Il s'écrit, pourrait-on dire aussi, tant il est vrai que son œuvre s'égrène comme les feuillets multiples d'un ondoyant roman de formation où, ainsi que dans le « Wilhelm Meister » de Goethe, les années d'apprentissage se mêlent constamment aux années de voyage ou de vagabondage. Il se dit d'ailleurs lui-même « de nature fugueuse », hirondelle ou passereau, nom de l'enfant qu'il fut aussi dans « Le Préau ».

Les années d'apprentissage, ce sont d'abord et surtout celles du Collège de Saint-Maurice :

« A Saint-Maurice d'Agaune, en Valais, nous fîmes quelques-uns qui eurent la chance d'être formés par d'extraordinaires prêtres et chanoines de Saint-Augustin. (...) Ils nous poussaient vers Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud et, parmi les vivants, Claudel, Ramuz, Eluard, Supervielle. (...) Il nous était recommandé de " regarder toutes choses ", la nature autrement dit, afin de les inclure en notre vie profonde, à notre réflexion, au bonheur de vivre la beauté du monde »¹.

¹ *Ecrivains d'aujourd'hui*, Editions 24 Heures, 1984.

C'est là que se formera ce qui deviendra plus tard, selon la formule de Jacques Darbellay, « le cercle des poètes reconnus ».

Patience et spontanéité de Borgeaud, patience dans l'écriture minutieuse, soignée, attentive, spontanéité de l'écoute, toujours à l'affût, spontanéité du regard surtout, prunelle mobile et vivace d'oiseau fureteur.

Les romans de Georges Borgeaud, « Le Préau », Prix des critiques 1952, « La Vaisselle des évêques », « Le Voyage à l'étranger », Prix Renaudot 1974, sont à la fois sa vie et le miroir agrandi ou retaillé de sa vie, la vie réelle et la vie transfigurée, rêvée même, telle qu'elle fut et telle qu'elle aurait pu être, recrée au gré de la mémoire et de l'imagination : l'enfance, avec la blessure originelle, l'adolescence, la poésie, la découverte du monde, l'amour, la souffrance, la religion. Tous les souvenirs enfouis, les événements vécus, les sentiments éprouvés, les sensations perçues, tout cela, chez l'écrivain, affleure et se transforme, comme ces petits morceaux de papier japonais dont parlait Proust et qui, plongés dans l'eau, « s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages ». Ainsi naît aussi l'œuvre romanesque de Georges Borgeaud.

Ses essais, « Italiques », au charme stendhalien parfois — « le peuple italien joue une comédie superbe », écrit-il — et « Le Soleil sur Aubiac », Prix Médicis de l'Essai 1987, révèlent des paysages, villes et campagne, des gens et leurs coutumes, la beauté sur la terre ; ils projettent des images, tel un éventail brusquement déployé devant ce promeneur émerveillé et amusé, tout habité de la joie de sa découverte : scènes de la vie privée ou publique, lieux en fête, églises, palais, jardins et fontaines, jeux d'eau, choses vues, impressions secrètes, instants volés :

« Une poignée de papillons blancs prend le large dans la direction de la rive d'en face, du côté de la villa toute blanche de d'Annunzio. (...) Soudain, le papillon de tête, sans doute le pilote, perd de l'altitude et tous les autres avec lui, remonte enfin en laissant un malheureux en difficulté sur le miroir du lac. On le voit qui se relève, retombe, s'abandonne enfin au fil de l'eau comme une fleur de pommier »².

² *Italiques*, Editions L'Age d'homme, 1969.

Georges Borgeaud, « partagé entre son besoin d'errance et son goût de la cellule », tour à tour saint François d'Assise, Montaigne, La Fontaine, Rousseau, Daudet, Cingria et Giono, saisit, avec humour et vérité, l'insistante rumeur des travaux et des jours dans l'attente de la paix du soir :

« Souvent, je m'engage dans une voie sans issue et qui, par un sous-bois, s'en va vers un fenil, une tour de guet pour chasseur, une grande ferme encore exploitée. Sous le couvert des chênes, l'ombre est odorante, la lumière solaire morcelée sur les mousses et le sable à travers un feuillage menu, toujours un peu agité. C'est la permanence estivale du pays des dieux. Je voudrais les remercier de m'offrir cela qui est quotidien, commun à tous et qui n'aura pas de fin. Pourtant, les gens ne s'y arrêtent pas. Je ne sais ce qu'ils recherchent en sillonnant des régions à l'intérieur desquelles ils n'entrent pas profondément. Je m'étonne qu'ils ne se laissent point solliciter par un lilas en fleur, un pré couvert en mai d'orchidées, par les pervenches d'un talus, les giroflées suspendues aux falaises. Pour moi, revenir au pigeonnier, c'est savoir que toutes les choses m'attendent à leur place, que mon seul souci est de les entretenir dans leur originelle essence sauvage. Je vais donc dans les villes pour mieux comprendre le privilège de ma retraite et mieux défendre les dons qu'elle me fait »³.

« Le Soleil sur Aubiac » est un long poème, de ferveur et d'ascèse, où la vie a retrouvé son rythme éternel, sa douceur d'avoine, son odeur de fruits éclatés et d'aubépine, de menthe et de foins coupés, ses couleurs, son chant, son bonheur et sa peine ; sa rudesse aussi, celle des maigres brebis piétinant la caillasse à la recherche d'une herbe déjà sèche, celle des gens, laborieux et secrets, celle de la beauté défigurée.

Georges Borgeaud est venu, ermite et baladin, peintre et musicien, pour capter les images et les bruits de cette terre ingrate ou bénie et, dans une « exploration poétique du monde », dans une authentique salutation, pour en dire la bible pauvre : c'est le passage du poète.

Bernard Athanasiadès

³ *Le Soleil sur Aubiac*, Editions Grasset et 24 Heures, 1986.